Les trois enfants dont on voit plus haut les portraits, sont de naissance illustre. Un de ces enfants, très probablement, montera un jour sur le trône d'Angleterre. Ces enfants sont: le Prince Edouard, le Prince Albert et la Princesse Victoria d'York. Le futur roi des Anglais est au centre du groupe.

UNE PRIÈRE.

En 1802, dès que nous pûmes rentrer en France, ma jeune pupille Angèle de Lusigny et moi, la première volenté de la douce orpheline fut d'aller s'agenouiller sur la tombe de sa mère, notre pauvre marquise, décapitée par l'ordre de Robespierre, place de la Révolution, le 13 mai 1794. Bien que connaissant la date exacte de sa mort, il fut extrêmement difficile de savoir où la marquise se trouvait ensevelie. L'autorité municipale avait dépossédé les églises de leurs cimetières et tenu soigneusement secret le lieu où elle enterrait les victimes. Il y avait deux raisons à ce mystère: d'abord cette municipalité craignait déjà que, dans sa «pitié outrée» et sa «vénération fanatique» pour tant de martyrs, la partie de la population demeurée croyante n'eût un jour l'audace de les «diviniser»; puis elle voulait aussi éviter les protestations des habitants, qui, à peine avertis d'un projet de cimetière dans leur quartier, récriminaient contre l'odeur méphitique et criaient à l'épidémie.

En vain parcourûmes-nous, Angèle et moi, les feuilles de l'époque. Cette lecture, si douloureuse pour l'innocente et douce jeune fille, nous renseigna pleinement sur les lieux d'exécution, mais ne nous apprit rien sur l'endroit où reposaient les dépouilles mortelles.

Cependant Angèle s'attristait sans se décourager: ce pieux pèlerinage à la tombe de sa mère devint sa pensée unique, le seul but de sa vie. Elle me suppliait de poursuivre nos recherches d'une voix de ferveur si touchante, avec tant d'émotion empreinte sur son joli visage, tant d'imploration dans ses yeux bleus pareils à deux grandes fleurs de ciel, qu'on ne pouvait ni l'entendre ni la voir sans partager sa tendre exaltation.

J'imaginai, assez naturellement, que les restes de Mme de Lusigny, de la place de la Révolution, avaient dû être portés au cimetière de la Madeleine. Non sans peine, je pus découvrir le propriétaire du nouveau terrain, un certain M. Desclozeaux. Il possédait une liste des personnes enterrées là, mais cette liste s'arrêtait au 25 mars 1794 et, par suite, le nom de la pauvre marquise n'y pouvait figurer. M. Desclozeaux m'affirma que beaucoup de suppliciés, d'abord ostensiblement déposés à la Madeleine, étaient, peu de temps après, transportés de nuit et secrètement au cimetière des Errancis. Angèle de Lusigny, par cette grâce ingénue et charmante dont on ne pouvait se défendre, le décida à faciliter nos recherches de ce côté, et peu de jours après il venait nous prendre avec un homme dont l'abord à la fois rude et gauche autant que la mine rébarbative m'inspirèrent une instinctive répulsion. Ce sentiment fut justifié par l'aveu de sa profession: c'était l'ancien fossoyeur du cimetière des Errancis, cimetière clos et mis hors d'usage depuis le 18 brumaire. L'homme, moyennant une forte rétribution que je ne lui marchandai pas, consentit d'assez mauvais gré à nous introduire et à nous guider vers ce champ de repos dont les moindres recoins lui restaient familiers. Il ajouta brièvement que ses souvenirs, ravivés par des notes de contrôle précieusement conservées, lui permettraient de nous montrer exactement l'endroit où reposait Mme de Lusigny.

Notre jolie Angèle en ressentit une émotion si vive que je dus réprimer les transports de sa trop naïve reconnaissance envers cet ancien sans-culotte. Nous partîmes. Ma pupille, frôlant familièrement le fossoyeur, l'accablait de questions anxieuses; M. Desclozeaux et moi les suivions de fort près, philosophant le contraste étrange qu'offrait, près de cet homme, cette élégante et gracieuse enfant, dont l'âme tendre et sensible vibrait aux rares et rudes paroles du rustre. Peu à peu le charme virginal de la jolie demoiselle, sa confiance pleine de candeur, déridèrent notre guide. Il devint complaisant, expansif; il nous parla de plusieurs suppliciés qui avaient leur sépulture où nous allions, et, parmi les derniers venus, les vaincus de Thermidor. Angèle, à cette mention des bourreaux de sa mère, cessa de questionner et pencha la tête dans une soudaine mélancolie.

Nous gagnâmes ainsi, à l'extrémité du faubourg de la Petite Pologne, la rue des Errancis, et nous longeâmes les murs de l'ancien chemin de ronde de Clichy. Nous passâmes devant un cabaret à musique: on y buvait, on y chantait, on y jouait aux boules. Puis, brusquement, le fossoyeur nous arrêta devant un petit clos en angle détaché du parc des Monsseaux, s'accotant à la muraille même de l'ancienne «Folie de Chartres». L'existence en semblait entièrement ignorée.

Nous lûmes, sur une porte vermoulue, ce simple mot: «Dormir».

L'homme entr'ouvrit cette porte, nous fit entrer et referma vivement. C'était, envahi par la mousse et les herbes, noyé dans la nappe tombant des ombrages du parc, un champ désert et froid, de solitude et de tristesse pénétrantes. Angèle frémit légèrement, le cœur serré. Très pâle, écoutant religieusement les renseignements du fossoyeur, elle se laissa mener vers le nord de l'enclos et s'écartant de nous trois, elle approcha de l'endroit désigné, lentement, timidement, comme si son pas devait oppresser des âmes sous la terre. Enfin, dans un recueillement de discrète douleur, joignant ses mains mignonnes sur son visage en une pudeur charmante de ses larmes, elle s'agenouilla.

Près de nous, le fossoyeur tressaillit, ses lèvres remuèrent comme pour parler; puis, hésitant à troubler la méditation de la jeune fille, il s'inclina vers nous et nous souffla:

—Ce n'est pas là, elle se trompe! C'est tout près, mais pas là... Ah! si elle savait, la douce demoiselle, sur la fosse de qui elle se tient agenouillée!

Et troublé, n'y tenant plus, il courut à elle et répéta:

—Oh! ma jolie demoiselle, votre mère n'est pas ici.... elle est plus loin, sous cette touffe d'ancolies. Si vous saviez quels sont ceux qui dorment ici! Levez-vous.... N'achevez pas.... Votre prière et vos larmes sont trop belles pour eux!

—Qui donc repose sous cette terre? demanda Mlle de Lusigny, tournant vers lui ses grands yeux étonnés sous les pleurs et les mains légèrement ouvertes, comme si elles laissaient envoler la prière.

Et voyant qu'elle ne se retirait pas avant qu'il n'eût parlé, il avoua, confus, presque honteux:

—Vous êtes à genoux sur la fosse de Saint-Just et de Robespierre!

Elle frissonna de tout son être et pâlit affreusement. Puis elle maîtrisa ce saisissement d'horreur et, toujours à genoux, rejoignant les mains, recueillie de nouveau, elle dit de sa voix de clémence et de pitié suprême:

—Merci, mon ami, vous me conduirez tout à l'heure au bon endroit.... mais, puisque je me trouve agenouillée ici, je finirai tout de même ma prière «pour eux: ils» en ont plus besoin que ma pauvre maman!

Stora l'Ambitieuse.

Il y avait une fois un pauvre pêcheur qui vivait pauvrement dans une cabane avec sa femme, nommée Stora. Un jour, après avoir pendant plusieurs heures inutilement fait son métier de pêcheur, tout à coup il retira de l'eau un gros poisson qui avait des écailles d'or et une couronne d'or sur la tête.

"Ah! s'écria le pêcheur, voilà une belle capture. Je vais la porter au roi, et j'espère qu'il la payera généreusement."

Mais le poisson lui dit: "Rends-moi la liberté, je suis un prince enchanté, et les vœux que tu m'exprimeras, je les accomplirai.

—Soit! réglique bonnement le pêcheur. C'est la première fois que j'entends un poisson parler. Cela doit être réellement l'effet de quelque sorcellerie."

Il remit le poisson à l'eau, s'en alla rejoindre sa femme dans sa petite cabane et lui raconta son aventure.

"Eh quoi! s'écria-t-elle, à ce prince qui a peut-être le pouvoir des fées, tu n'as rien demandé?

—Non, répondit le pêcheur, je n'y avais pas songé; et d'ailleurs, que pouvais-je demander?

—Comment! répliqua Stora, nous sommes ici dans une espèce de poulailler. Tu aurais bien pu lui demander une maisonnette. Retourne près de lui. Il est ton obligé, tu lui as conservé la vie. Il ne peut rien te refuser."

Le pêcheur qui était d'une nature humble et douce, ne se souciait nullement de faire cette tentative, mais il finit par céder aux instances de sa femme. Il s'en alla au bord de l'eau et s'écria:

"Poisson d'or, royal poisson!

—Pourquoi m'appelles-tu? dit le poisson.

—Hélas! reprit le timide pêcheur, j'obéis à ma femme, dont la volonté n'est pas toujours d'accord avec la mienne.

—Et que veut-elle à présent?

—Ah! elle n'est pas contente de notre petite cabane, et elle voudrait en avoir une plus grande.

—C'est bien. Retourne chez toi. Ton vœu est accompli."

En effet, à la place du misérable réduit, s'élève une jolie habitation. Stora est assise radieuse sur un banc devant la porte. Elle prend son mari par la main, et lui dit: "Viens voir comme c'est beau!"

Dans cette maisonnette il y a une jolie chambre avec un bon lit, une cuisine avec un assortiment complet d'ustensiles de ménage, près de là une basse-cour où résonnent les cris des poules et des oies, puis un jardin rempli de légumes et d'arbres fruitiers.

"N'est-ce pas charmant? dit Stora.

—Oui", répond le pêcheur émerveillé. Et tous deux se réjouissent cordialement de leur bonheur.

Quinze jours après Stora dit à son mari: "Je réfléchis que nous avons été trop réservés dans nos vœux. Cette maison est trop petite,, et pas un champ n'est joint au jardin. Je voudrais avoir un beau domaine de paysan.

—Quelle sottise! répond le mari. Que ferions nous d'un beau domaine de paysan?

—Sois tranquille.... Je sais bien le bénéfice que nous en aurons. Il faut seulement que tu te décides à aller revoir ton ami le poisson d'or."

Le pauvre pêcheur, ne pouvant résister, baisse la tête et se met en marche.

"Pourquoi m'appelles-tu? demande le poisson couronné.

—Hélas! répond le pêcheur, j'obéis à ma femme, dont la volonté n'est pas toujours d'accord avec la mienne.

—Que veut-elle à présent?

—Elle voudrait avoir tout un domaine de paysan.

—Soit! ton vœu est accompli."

Le pêcheur le remercie et retourne vers sa demeure.

Quelle surprise! devant lui est une large et haute maison, une cour, des granges, des écuries. Sa femme l'attend, revêtue d'une belle robe des dimanches, et elle le conduit dans sa nouvelle habitation. Ici est la chambre des maîtres, là une autre chambre plus grande pour les domestiques, une cheminée pleine de jambons; une laiterie: plus loin, une grange où sont entassées les gerbes de blé, une étable où sont réunies des vaches superbes, une autre pleine de moutons, sur le toit un fécond Colombier, et sur la cheminée un couple de cigognes; autour de l'habitation, des jardins, des champs, des prairies.

"N'est-ce pas une délicieuse propriété? dit Stora.

—Oui, répond son mari; tâchons d'y vivre en paix".

Quelques jours se passent. Un matin Stora dit à son mari: "C'est une bonne chose d'avoir un domaine comme celui-ci. Mais nous pouvons avoir mieux. Nous pouvons avoir un château et une vie de seigneur. Voilà ce que tu dois aller demander au magique poisson qui te doit la vie.

—Non, répond le pêcheur, non certes, je n'irai pas lui adresser cette nouvelle demande. Il se fâcherait, et il aurait raison.

—Oh! je t'en prie, reprend la femme, va le trouver encore: il n'a rien à te refuser, et moi je ne puis vivre dans cette métairie. Si j'y reste, je tombe malade. Si je n'ai pas un château, je meurs."

Le craintif pêcheur obéit encore et le poisson lui dit: "Va, ton nouveau vœu est accompli."

Il retourne vers sa demeure. Quel changement! A la place de sa rustique maison s'élève un château avec une tour au haut de laquelle flotte une bannière. Les remparts de ce seigneurial édifice sont entourés de fossés que l'on traverse sur un pont-levis. Sur ce pont est Stora vêtue d'une belle robe en soie et portant une chaîne d'or à son col. Elle prend son mari par la main et le conduit dans ses appartements. Par de grandes portes à deux battants, il va de chambre en chambre. Partout un riche et complet ameublement, des vitraux armoriés, des tapis moelleux, des tentures superbes. De tous côtés, des domestiques en grande livrée; dans la cour, une voiture attelée de deux beaux chevaux, le cocher sur le siège, et un laquais galonné. Plus loin, un vaste jardin rempli de fleurs, une serre chaude et une volière.

"Eh bien, dit Stora, d'un air triomphant, qu'en penses-tu? Cela ne vaut-il pas mieux que la métairie? Es-tu content?

—Oui, répond le pêcheur. Mais pour Dieu, restons-en là."

Quelques jours après, Stora dit à son mari: "Je suis montée au haut de la tour de notre château, je voulais voir jusqu'où s'étendent nos domaines; et j'ai remarqué avec douleur que la limite n'en est pas loin. Ce n'est pas assez que tu possèdes une seigneurie. Il faut que tu aies un royaume, il faut que tu sois roi.

—Quelle extravagance s'écrie le pêcheur, jamais, jamais je ne l'admettrai.

—Si tu ne veux pas être roi, reprend d'un ton résolu Stora, moi, je veux être reine; je veux que tu ailles exprimer mon désir à ton ami, à ton obligé, le puissant magicien.

—Non certes, réplique le pêcheur, il a été pour nous d'une bonté merveilleuse. Je ne veux pas le fatiguer ni l'irriter."

Mais l'ambitieuse Stora insiste, prie, menace et le pauvre pêcheur cède encore à cette inflexible volonté.

Le poisson le regarde avec une expression de pitié et lui dit d'une voix triste: "Cette fois encore le vœu de ta femme est accompli".

A la place du château seigneurial s'élève un vaste palais avec une magnifique façade et quatre tours imposantes.

Par un escalier de marbre revêtu de riches tapis on monte au premier étage. Là est une salle de réception. Là se réunissent les ministres, les généraux, les courtisans, et là sur un trône d'or est assise Stora avec un manteau d'hermine et une couronne de diamants.

"Enfin, dit-elle à son mari avec un accent d'enthousiasme, voilà l'éclat de la fortune, voilà le pouvoir, voilà le bonheur. Je n'ai plus rien à désirer.

—Dieu soit loué!" répondit-il.

Quelque temps après, elle le prend par la main d'un air grave, et l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre pour lui faire sans témoins sa confidence, elle lui dit: "Je suis contente d'être reine, je suis contente du respect de mes ministres, de la tranquillité de mes sujets. Mais le soleil se lève parfois trop tôt, la lune parfois se montre trop tard, et parfois le vent souffle d'une façon qui m'incommode. Je voudrais gouverner à mon gré ces insoumis. Le féerique poisson n'a rien à te refuser. Il faut qu'il m'accorde encore cette faveur. Ce sera la dernière."

Le pêcheur la regarde stupéfait. Il ne peut croire d'abord qu'elle parle sérieusement. Mais quand elle réitère d'un ton résolu sa demande, il lui jure que jamais il ne s'associera à une telle insanité.

Hélas! le pauvre homme n'est pas en état de résister aux exigences de sa terrible compagne. Après de violentes protestations, il cède encore. Il se met en marche, et s'en va tout tremblant accomplir son étrange mission.

Cette fois, le royal poisson darde sur lui un regard foudroyant et lui dit d'une voix formidable: "En voilà assez! ta femme est folle, et toi, tu es un imbécile. Vous n'aurez plus l'un et l'autre ni château ni domaine. Par pitié, je vous rends votre ancien gîte. Vous ne méritez rien de plus".

A ces mots, il disparaît. Le pêcheur s'en retourne, la tête baissée, et trouve sa femme, vêtue de haillons, assise sur le seuil de sa vieille cabane, pleurant les biens perdus.

PENSÉES.

Le rêve est un composé de ce qu'on regrette et de ce qu'on admire.

Il faut s'appliquer quand on veut réussir, et rester naturel quand on veut charmer.

Les Cloches.

I

Mars lui avait donné le mal d'amour, à Biasce! Depuis deux ou trois nuits, il ne parvenait pas à fermer l'œil; il éprouvait par tout le corps des fourmillements, des ardeurs, des piqûres, comme si d'un moment à l'autre allaient lui jaillir de la peau par milliers des bourgeons, des brindilles, des bouquets de roses sauvages. Au fond de son galetas entrait, on ne sait par où, une odeur nouvelle, une odeur fraîche et âpre de sèves en travail, de jeunes marrucas et d'amandiers en fleur.

Par sainte Barbe protectrice! la dernière fois qu'il avait vu Zolfina, c'était justement à un amandier qu'elle s'appuyait, et elle contemplait deux ailes de barque en haute mer; et, sur sa tête, il y avait une allégresse de blancheur embaumée qui chuchotait dans le soleil; et, autour d'elle, il y avait la floraison azurée d'une houle de lin; et, dans ses yeux, il y avait deux belles pervenches ouvertes; et, sans doute, il y avait aussi des fleurs dans son cœur!

Sur son grabat, Biasce affolé repensait à toute cette lumière, à tout ce débordement de printanière vie; et déjà la ligne extrême de l'Adriatique, là-bas s'éclairait des premiers regards timides de l'aube lorsqu'il se leva et grimpa par l'escalier de bois jusqu'aux nids d'hirondelles sur le faîte du clocher.

Dans l'air flottaient des voix étranges, indistinctes, pareilles à des halètements fugitifs, à des respirations de feuilles, à des frôlements de pousses vertes, à des froufrous d'ailes. Les maisons accroupies dormaient encore; la plaine était encore dans un demi-sommeil sous son rideau de brouillards légers; çà et là, sur cet immense lac stagnant, les arbres se balançaient à la brise. Au fond, les collines violâtres se dégradaient en tons très tendres, fondues avec l'horizon cendré; en face, c'était la mer, miroitant comme une bande d'acier, avec quelque voile obscure dans la pénombre. Et puis, sur le tout, une fraîche et diaphane sérénité de firmament où les étoiles pâlissaient une à une.

Les trois cloches immobiles, avec leurs ventres creux de bronze orné d'arabesques, attendaient que le bras de Biasce lançat leurs vibrations triomphales dans les souffles du matin.

Et Biasce prit les cordes.

Au premier branle, la plus grosse cloche, la Louve, eut un frémissement profond; sa large bouche se dilata, se resserra, se dilata encore: une vague de sons métalliques, suivie d'une sorte de mugissement prolongé, déferla sur tous les toits, se propagea avec le vent par toute la plaine et par tout le rivage. Et les tintements se précipitaient, se précipitaient. Le bronze s'animait, ressemblait à un monstre fou de colère ou d'amour, oscillait épouvantablement à droite et à gauche, montrant sa gueule aux deux baies, jetant deux larges notes profondes reliées par un grondement continu, rompant tout-à-coup le rythme, accélérant le mouvement jusqu'à se fondre en un frisson d'harmonie cristalline, s'élargissant avec solennité dans l'espace.

En bas, les flots des sons et les flots de la lumière croissante chassaient le sommeil des campagnes; les brouillards montaient en fumée, se doraient, se dissolvaient doucement dans la clarté matinale; les coteaux prenaient une couleur de cuivre.

Et, soudain, c'était un autre timbre sonore: le carillon de la Strige, aigre, rauque, cassé, pareil à un aboi rageur contre le hurlement d'un fauve.... Et puis, c'était le martèlement rapide de la Chanteuse, un martèlement gai, limpide, agile et mutin, pareil à une averse de grêle sur une coupole de cristal.... Et c'étaient encore les échos lointains des autres campaniles réveillés.

II

Biasce, ce tintamarre l'enivrait. Il fallait le voir, le gamin ossu et nerveux, avec sa grande cicatrice rougeâtre sur le front, démener ses bras en haletant, s'accrocher aux cordes comme un singe, se faire enlever par la force irrésistible de sa chère Louve, grimper jusqu'à la logette pour donner les derniers branles à la Chanteuse dans le frémissement sourd des deux autres monstres domptés.

Là-haut, il était roi. Les lierres touffus escaladaient le vieux mur écaillé avec un élan de jeunesse; ils s'entortillaient aux poutres de la toiture comme à des troncs vivants; ils revêtaient les briques vermeilles d'une tenture de petites feuilles coriacées, luisantes, pareilles à des plaquettes d'émail; ils pendaient par les larges auvents comme une pullulation de fins reptiles; ils donnaient l'assaut aux tuiles égayées par les nids, des nids vieux et nouveaux tout gazouillants déjà d'hirondelles en amour. On l'appelait fou, le pauvre Biasce; mais, là-haut, il était roi et poète!

Lorsque le ciel serein se courbait sur la campagne fleurie, lorsque l'Adriatique brasillait de feux du soleil et de voiles orangées, lorsque les rues grouillaient de travail, il restait, lui, au faîte de son clocher comme un faucon sauvage sans rien faire, l'oreille appliquée contre le flanc de la Louve, de la bête terrible et superbe qui un soir lui avait fendu le front. Et, de temps à autre, il la frappait avec le joint du doigt pour en écouter les longues et délicieuses vibrations. Auprès de lui, la Chanteuse reluisait comme un joyau dans sa robe d'arabesques et de chiffres; plus loin, la Strige montrait son vieux ventre sillonné tout du long par une crevasse et ses lèvres ébréchées.

Quelles songeries sur ces trois cloches, quel vagabondage de rêves bizarres, quelles envolées lyriques de passion et de désirs!

Et comme elle était belle et gentille, l'image de Zolfina, émergeant sur cette mer d'ondes sonores dans les midis enflammés, ou s'évanouissant dans les crépuscules alors que la Louve prenait son ton de mélancolie lasse et raleotissait son carillon jusqu'à mourir de langueur.

III

Une après-midi d'avril, ils se rencontrèrent dans la prairie, derrière les noyers de la Monna, sous un ciel d'opale au zénith avec des taches violacées au couchant. Elle fredonnait en faucillant de l'herbe pour sa vache. L'odeur du printemps lui montait à la tête et lui donnait le vertige, telle la vapeur du vin en octobre.

Biasce s'avançait en se dandinant, le béret en arrière et un bouquet d'œillets à l'oreille.

Il n'était pas vilain garçon, Biasce; il avait de grands yeux, noirs, pleins d'une tristesse sauvage, d'une sorte de nostalgie, des yeux qui rappelaient ceux des bêtes en captivité; et puis, il avait dans la voix un charme, quelque chose de profond qui ne semblait pas humain; il ne connaissait ni modulations, ni flexibilités, ni morbidesse: là-haut, en compagnie de ses cloches, dans le grand air, dans la grande lumière, dans la grande solitude, le langage qu'il avait appris était plein de sonorités, de notes métalliques, d'âpretés imprévues, de profondeurs gutturales.

—Que faites-vous, Zolfina?

—Je fais du foin pour la vache du père Michel; voilà ce que je fais: répondit la blonde fille, qui restait courbée pour ramasser son herbe.

—O Zolfina, cette bonne odeur, la sentez-vous? J'étais au faîte du campanile, je regardais les barques que le vent grec pousse en mer, et vous avez passé au bas, et vous chantiez..... Vous chantiez «Fleur d'herbette».

Il s'arrêta parce qu'il sentit sa gorge s'étrangler soudain.

Et ils se turent tous les deux; ils se mirent à écouter le bruissement large des noyers et le murmure de la mer lointaine.

Biasce, tout pâle, finit par se pencher, lui aussi, sur l'herbe; et parmi cette voluptueuse fraîcheur végétale, ses mains avides cherchaient les mains de Zolfina devenue rouge comme braise.

—Voulez-vous que je vous aide? dit-il brusquement.

Et il lui saisit le poignet.

—Laisse-moi! murmura la pauvre fille d'une voix défaillante, laisse moi, Biasce!

IV

Leur amour grandissait avec le foin; et le foin montait, montait comme une vague; et, au milieu de cette marée verte, Zolfina, droite, avec un foulard rouge noué aux tempes, avait l'air d'un splendide coquelicot luxurient.

Quelle allégresse de ritournelles sous les files basses des pommiers et des mûriers blancs, le long des buissons chargés de nèfles et de chèvrefeuille, dans les champs jaunes de choux en fleur, tandis que là-bas, à San-Antonio, la Chanteuse faisait des variations si gaies qu'on aurait dit une pie énamourée!

Mais, un matin que Biasce attendait à la fontaine avec un beau bouquet de giroflées fraîchement cueillies, Zolfina ne vint pas.

Elle s'était alitée, malade de la variole noire.

Pauvre Biasce! Quand il l'apprit, il sentit son sang se glacer et chancela plus fort que la nuit où la Louve lui avait fendu le front. Et, pourtant, il dut monter au campanile et se rompre les bras à tirer les cordes, lui qui avait le désespoir au cœur, dans le brouhaha du dimanche des Rameaux, dans une allégresse insultante de soleil, de branches d'olivier, de jolies étoffes, de nuages d'encens, de bruits de chansons, tandis que sa pauvre Zolfina souffrait....

Il y eut des jours terribles. A la tombée des ténèbres, Biasce rôdait autour de la maison de la malade comme un chacal autour d'un cimetière; il s'arrêtait par moments sous la fenêtre close, éclairée de l'intérieur, et, avec des yeux gonflés de larmes, il regardait les ombres passer sur les vitres en tendant l'oreille, en comprimant de la main sa poitrine que brisait la suffocation; puis, il continuait de tournoyer comme un fou, ou courait se réfugier dans la logette. Il y passait les longues heures de la nuit, près des cloches immobiles, terrassé par l'angoisse immense, plus blême qu'un cadavre.

Sous lui, dans les rues inondées de lune et de silence, rien, pas âme-qui-vive; devant lui la mer triste et moutonnante qui se brisait avec une rumeur monotone sur les rivages déserts; sur lui, l'azur cruel.

Et là-bas, sous ce tout qu'on entrevoyait à peine, Zolfina était à l'agonie, étendue sur sa couche, muette et très pâle toujours, tandis que la bougie pâlissait dans la blancheur crépusculaire et que le chuchotement des prières éclatait en une explosion de sanglots. Deux ou trois fois, elle souleva sa tête blonde, péniblement, comme si elle eût voulu parler; mais les mots lui restaient dans la gorge, mais l'air lui manquait, mais la lumière l'abandonnait. Elle remua les lèvres avec des râlements étouffés, comme un agneau qu'on égorge, puis se glaça....

Biasce alla la voir, sa pauvre morte; hébété, les yeux vitreux, il regarda le cercueil tout embaumé de fleurs fraîches.

Puis, il sortit, revint au gîte, monta l'échelle de bois jusqu'à moitié, prit la corde de la Chanteuse, fit un nœud coulant, y passa son cou et se laissa pendre dans le vide.

Les soubresauts du pendu firent que, à travers le silence du Vendredi-Saint, la Chanteuse lança dans un éclair de lumière cinq ou six carillons inattendus, argentins, joyeux,—et un vol d'hirondelles jaillit droit dans le soleil.

MISÈRE D'AME!

Mon cœur revient, très las, d'un pénible voyage.
Des lambeaux de sa chair rougissent le chemin.
Il a marché longtemps sans que nul être humain
Ait eu quelque pitié de son pesant bagage.

Ironique, l'amour a détourné les yeux,
L'amitié gémit, lasse sur ses propres misères,
Il est fou de penser que les hommes sont frères;
Chacun a le souci d'un bonheur orgueilleux.

Et toujours s'en allant dans l'ardente fournaise
Aucun ne s'est offert pour panser le blessé
Me voici près du port. Mon pauvre cœur lassé
Pleure sur la longueur de la route mauvaise.

Des heureux près de lui, s'enlaçant deux par deux,
Marchent en s'enivrant de leur propre tendresse.
L'amant baise les yeux de la chère maîtresse,
Les sentiers sont fleuris où vont les amoureux.

Et sur l'âpre montée aride et solitaire
Mon pauvre cœur, tout seul, écarte les cailloux,
L'amour ne saura pas où fléchir les genoux
Lorsqu'on le descendra dans le sein de la terre.

ALLIANCES.

Depuis le mariage de la princesse Jutta de Mecklembourg avec le prince Danilo de Montenegro, constate le *Cri du Peuple*, il n'y a plus en Europe—à part la Turquie—qu'une famille régnante qui ne soit pas alliée à une maison princière allemande ou qui n'en descende.

La mère de l'empereur François-Joseph était née princesse de Wittelsbach de Bavière.

La Czarine actuelle est née princesse Alix de Hesse.

Le roi des Belges est prince de Saxe-Cobourg Gotha.

Feu le prince Albert, le prince consort, l'époux de la reine Victoria, était également prince de Saxe-Cobourg-Gotha.

C'est encore un prince de Saxe-Cobourg-Gotha qui a épousé la reine Marie de Portugal, mère du roi Don Louis.

La mère du roi Humbert était une archiduchesse d'Autriche; la mère de la reine Marguérite était la fille du roi de Saxe.

La reine-régente d'Espagne est princesse autrichienne.

La reine-régente de Hollande est princesse de Waldeck-Pirmont.

Le prince de Bulgarie est un Cobourg.

Le roi de Roumanie descend des Hohenzollern, la reine de Roumanie est un princesse von Wied.

La princesse héréditaire de Grèce est la sœur de l'empereur d'Allemagne.

Le roi de Danemark est prince de Slesvig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg.

La reine Sophie de Suède et Norvège est une princesse de Nassau et la princesse héritière Victoria est une cousine Germaine de Guillaume II.

Le grand-duc de Luxembourg est duc de Nassau.

La sœur du prince de Monaco a épousé le duc d'Urach.

Seul, absolument seul, le roi de Serbie n'a pas de parenté allemande.

MOTS POUR RIRE

—Voyons, Louis, combien y a-t-il de saisons?

—Tu m'as dit qu'il y en a quatre.

—Quelles sont-elles?

Le petit Louis cherche et ne trouve pas.

La maman lui vient en aide et dit:

—Le printemps....

Alors l'enfant, soudain éclairé:

—Ah! oui, je sais: le Printemps, le Louvre, le Bon-Marché et le Petit-Saint-Thomas!

Dialogue de saison entre employés de ministère:

—Mon cher, tu vois un homme harassé, je n'en puis plus!

—Tu as donc un surcroît de travail dans ta division?

—Non, mais par cette chaleur, au bureau on dort vraiment trop.... C'est éreintant!

Me Labori va mieux.

Presse Associée.

Rennes, 19 août—L'état de maître Labori, qui a été victime lundi dernier d'une tentative d'assassinat, s'est amélioré, ce matin.